



# Lampedusa, guépard sur le tard

Pressentant l'approche de la mort, l'aristocrate sicilien s'attelle en 1954 à la composition de son seul roman, l'immense *Guépard*. Après trente mois de travail effréné, l'auteur succombe sans savoir s'il sera publié.

Par GÉRARD DE CORTANZE

Comme le Mexicain Juan Rulfo, avec *Pedro Páramo*, Giuseppe Tomasi di Lampedusa est l'auteur d'un seul roman : *Il Gattopardo*. Voilà pourquoi, sans doute, peut-il affirmer, avec la certitude de ne donner à ses exégètes qu'un nombre très réduit de pistes : « Tout écrivain se décrit soi-même, ainsi que sa propre vie, dans ses écrits. » Mais il suffit parfois de quelques indices biographiques pour que se découvrent des couloirs secrets, que s'éclairent des contradictions, que se dénouent les innombrables nuances qui révèlent une personnalité.

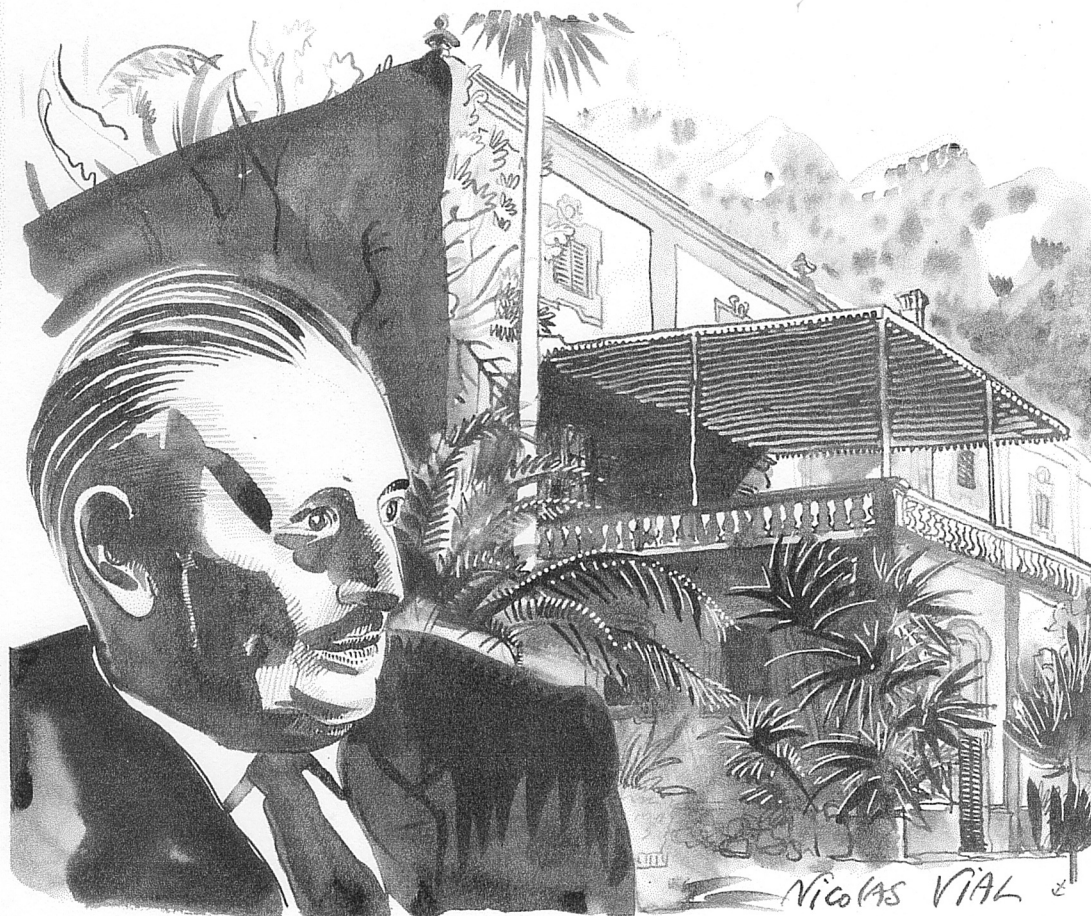
Né à Palerme en 1896, Giuseppe Tomasi di Lampedusa est un aristocrate sicilien que rien ne destinait à la littérature. À s'en tenir à la pure chronologie, voici des faits qui ne présentent guère de saillies majeures : enfance entre un père un peu fruste et une mère possessive qui lui enseigne le français ; études de droit à Rome ; appel sous les drapeaux comme officier d'artillerie ; mariage avec une certaine Alexandra que les mauvaises langues surnomment l'« ourse de la Baltique » ; gestion des exploitations agricoles familiales ; mort au printemps 1957. Que retenir de cette vie – nourrie de haute culture européenne – dont le temps fut essentiellement partagé entre Palerme et le château de Stommesee en Lettonie, propriété de la famille de sa femme ?

Parmi la multitude d'événements que Virginia Woolf appelle des « allumettes craquées dans le noir » – la mort prématurée de sa jeune sœur Stefania, son évasion d'un camp de prisonniers après la défaite de Caporetto, l'incompatibilité de caractère entre sa mère et sa femme, etc. –, j'en retiendrai deux liés aux voyages et aux maisons. Dans les années 1920, Lampedusa fit de fréquents séjours en Europe – France, Autriche, Angleterre, etc. –, en compagnie de sa mère, de ses deux cousins et de leur sœur, les Piccolo, avec lesquels il forme une fratrie qui modèle sa personnalité, et au sein de laquelle il pratique l'introspection caustique de la comédie humaine. Les Piccolo vivent dans un monde excentrique et magique : Lucio, le poète musicien, ne cesse de jouer du piano ; Casimiro, peintre phobique, se désinfecte continuellement les mains à l'alcool ; Agata Giovanna s'occupe d'un jardin où virevoltent des fées et des lutins !

Et les maisons ? Essentiellement deux. Le palais familial, situé à quelques pas de l'Oratorio di S. Cita, à Palerme, et la maison de Santa Margherita, qui ne comporte pas moins d'une centaine de pièces. *Le Guépard* est une extraordinaire galerie de portraits dont certains offrent bien des ressemblances avec des personnages hantant l'univers des Piccolo ; quant aux maisons fréquentées par le prince de Salina, il est aisé de constater que le palais familial palermitain et la villa de Santa Margherita ont avec elles bien des points communs.

Et l'écriture ? Avant la rédaction du *Guépard*, presque rien : en 1926-1927, Lampedusa a juste produit d'épisodiques critiques littéraires pour un mensuel culturel génois. La légende veut que la fréquentation d'un cercle de jeunes intellectuels et une certaine conférence littéraire à l'initiative du cousin Lucio en 1954 soient à l'origine de ce que j'appellerai la fin d'un temps de léthargie. On peut penser que, sentant sa fin proche – ce qui donne une dimension tragique à l'entreprise littéraire du *Guépard* –, Lampedusa se soit jeté à partir de 1954 dans une course poursuite afin de mener à bien un projet qui remontait aux années 1930 : « Il y a vingt-cinq ans, rappelle son épouse, il m'annonça qu'il avait l'intention d'écrire un roman historique situé en Sicile, à l'époque du débarquement de Garibaldi à Marsala. »

On peut dire que les trois dernières années de la vie de Lampedusa coïncident avec une intense saison créatrice. Et dans de nombreux domaines puisque, parallèlement à l'écriture du *Guépard*, il prononce chez lui, deux fois par semaine, devant un public composé de jeunes gens, des « leçons » consacrées aux littératures anglaise et française. Retrouvées après sa mort dans ses papiers, ces conférences « désinvoltes », donneront lieu à trois petits essais savoureux, *Shakespeare*, *Byron*, *Stendhal* enfin, dans lequel on peut lire cette confession : « En le relisant, je me rongei en pensant : c'est ainsi qu'il faut écrire. » Nous parlions de « saison créatrice » : Lampedusa écrit également *Le Professeur et la Sirène*, nouvelles qui ont toutes, comme le dit Giorgio Bassani, la « chaleur de l'aveu ». Voilà une vie étrange dont les trente derniers mois sont entièrement consacrés au projet



**À LIRE DE LAMPEDUSA**  
*Le Guépard*, trad. Jean-Paul Manganaro, éd. Points/Seuil, 360 p., 7,50 € (nouvelle traduction).  
*Voyage en Europe*, trad. Nathalie Castagné, éd. du Seuil, 222 p., 19,00 €.  
*Le Professeur et la Sirène*, trad. Louis Bonalumi, éd. Points/Seuil, 158 p., 6 €.  
*Byron*, trad. Monique Baccelli, éd. Allia, 78 p., 6,10 €.  
*Shakespeare*, trad. Monique Baccelli, éd. Allia, 124 p., 6,10 €.  
*Stendhal*, trad. Monique Baccelli, éd. Allia, 108 p., 6,10 €.

**SUR LAMPEDUSA**  
*Un souvenir de Lampedusa*, FRANCESCO ORLANDO, traduit de l'italien par Michel Balzamo, éd. L'Inventaire, 106 p., 12 €.

littéraire. Avec une ardeur sans faille, Lampedusa écrit tous les jours. Chaque matin, très tôt, il part travailler au Cercle Bellini et ne rentre que vers trois heures. Chapitre après chapitre – à peine a-t-il le temps de les recopier –, l'œuvre se construit, tandis que le poêle à gaz ronronne dans le salon et que le vieux valet en livrée blanche, maigre et tremblotant, monte la garde dans l'antichambre. Les témoins de ce temps de gestation parlent d'un homme de haute taille, corpulent, taciturne, avec un beau visage à la peau olivâtre et hâlée de Méridional, percé de deux yeux sombres, vêtu d'un pardessus soigneusement boutonné, coiffé d'un chapeau abaissé sur les yeux, et toujours appuyé sur une canne qui lui donne l'air d'un général en retraite.

Lampedusa n'est ni un érudit ni un professeur. Il a certes digéré des milliers de pages prises aux œuvres les plus fondamentales de l'histoire de la littérature, mais revendique aussi d'en avoir lu autant d'écrivains mineurs. Ce n'est pas une pose. Bien au contraire. Lampedusa est convaincu que les heures passées à lire de la mauvaise littérature constituent la rançon indispensable du plaisir qui émane des chefs-d'œuvre, mais aussi que « seuls les écrits les plus modestes et courants » sont capables de donner une idée juste de la mentalité d'une époque. Ce qui fait dire, non sans malice, à Francesco Orlando, étudiant et ami de Lampedusa, que celui-ci est un parfait gentilhomme utilisant comme il faut sa fourchette, mais maladroitement son couteau; capable de saluer avec élégance, mais ignorant comment tendre la main.

Dès les premières pages du *Guépard*, Lampedusa sait qu'il écrit un chef-d'œuvre. Un an durant, il va, tout en le retravaillant – il y en aura trois versions –, essayer de le faire

*Parallèlement à la rédaction de son roman, il prononce chez lui des « leçons » consacrées à la littérature, et entre autres à Stendhal : « En le relisant, je me rongei en pensant : c'est ainsi qu'il faut écrire. »*

publier. Mondadori le refuse. Einaudi le rejette. Lorsqu'en avril 1957 on découvre que Lampedusa souffre d'une tumeur au poumon, il n'a toujours pas d'éditeur. Après avoir entrepris un voyage de la dernière chance à Rome, il meurt en juillet, plein d'amertume. Accepté par les éditions Feltrinelli, le livre est finalement publié en novembre 1958. Le succès est immédiat et mondial.

Dans « La matinée d'un métayer », premier chapitre d'un roman qui aurait dû s'appeler « Les Chatons aveugles » et constituer la suite du *Guépard*, Lampedusa nous parle d'un temps sans pitié : les bourgeois enrichis, petits-fils des don Calogero de tout poil, s'apprentent à troquer leurs costumes marins contre des chemises noires. La Sicile de Lampedusa est un pays de vent infatigable agitant myrtes et genêts et répandant l'odeur du thym; un pays de campagne « désolée et irrationnelle », couverte de tamaris et de chênes-lièges, de petits villages hébétés peints en bleu ciel, de ponts d'une bizarre magnificence, de rivières à sec, de ravins désespérés; un pays de soleil violent « fort comme un narcotique ». Au cœur de cette Sicile aride, il est une autre désolation, liée à l'enfance, et nous revenons à notre point de départ : la perte des deux maisons. Celle de la rue voisine de l'Oratorio di S. Cita, dont il ne reste aujourd'hui qu'un tas de ruines : elle fut « anéantie un jour de 1943, par une bombe fabriquée à Pittsburgh, Pennsylvanie ». Celle de Santa Margherita – entièrement détruite par un violent tremblement de terre, une nuit de janvier 1968 –, dont il ne reste plus qu'une façade ornée de perrons à balustres, de grilles pansues et de balcons déjetés, perdue au milieu d'un jardin duquel, parmi d'énormes bougainvilliers, s'échappent des parfums d'orange et de citronnier, de fenouil et de menthe. Le monde de Lampedusa est un monde mélancolique finissant, comme une lente soirée d'été. Et pour nous le restituer, avec toute l'ironie, l'âpreté, la nostalgie nécessaire, il fallait un livre unique, *Il Gattopardo*, qui eut pour premier titre « L'Histoire sans nom ».